—Ce n'est pas pour votre dot que je vous ai épousée.

—Oh ! je le sais, mais pour les deux millions de M. Fontage dont je dois hériter après la mort de ma marraine.

M. de Borsenne surpris fit un pas en arrière.

—Vous ne me saviez pas si bien instruite, n'est-ce pas? Eh bien ! monsieur, c'est cette fortune à venir que vous convoitez, qui fait ma force et qui vous livre à moi. Vous voyez que je suis franche, je ne cache pas mon jeu, je vous fais savoir tout de suite ce que je pense.

—Ecoutez, madame, je veux imiter votre franchise et vous parler aussi à cœur ouvert.

Elle haussa les épaules en faisant un mouvement de tête dédaigneux.

—Oui, reprit-il d'une voix légèrement émue et d'un ton pénétré, je l'avoue, ma première idée a été d'épouser mademoiselle de Précourt pour posséder un jour son immense fortune. Mais, bientôt, les millions des époux Fontange n'ont plus été qu'une question secondaire. La jeune fille si charmante et si dévouée a fait remuer en moi un cœur que je croyais mort, et, je vous le jure, à partir de ce moment, c'est pour vous et non plus pour votre fortune que j'ai voulu vous épouser.

—Il parle avec conviction, pensa la jeune femme; il ne m'aime certainement pas, mais il pourra m'aimer.... Quelle vengeance.

Monsieur, reprit-elle à haute voix et toujours railleuse, ne cherchez pas à faire du sentiment, cela vous va fort mal ; restons chacun à notre place. Vous nous avez créé une situation impossible, c'est un malheur que vous ne pouvez plus réparer. Je l'accepte puisqu'il le faut, faites comme moi. Vous voyez que je sais être raisonnable à certains moments.

Oui, continua Jeanne, je suis votre femme, et jamais, aux yeux du monde, je ne paraîtrai, sciemment, au-dessous de la tâche que je me suis imposée. Vous pouvez user de ma dot comme il vous plaira: plus tard, quand les millions viendront, vous en jouirez dans les termes qu'indique la loi. Mais ne me demandez jamais autre chose, vous entendez, jamais !...Ce serait renouveler niaisement une scène pénible et qui nous rendrait ridicules l'un et l'autre.

Elle fit un pas pour sortir, il se plaça entre elle et la porta.

—Encore un mot, je vous prie, dit-il : quels sont vos projets ?

—Il me semble que je vous les ai fait connaître assez clairement, répondit-elle.

—Je n'ai pas compris.

—Oh ! fit-elle froidement, je vous croyais l'esprit plus subtil. Eh bien ! monsieur, j'ai voulu vous dire qu'en dehors des relations du monde, nous vivrions ici, dans votre maison, absolument comme des étrangers.

Je suis accablée de fatigue, continua-t-elle, permettez que je rentre chez moi.

Il resta devant la porte.

—Monsieur, reprit-elle d'une voix impérieuse, laissez-moi passer ou j'appelle ma femme de chambre.

Il s'effaça et elle sortit du salon.

Sa femme de chambre l'attendait debout près de la porte de son appartement.

—C'est bien, Suzanne, lui dit-elle, merci. C'est toujours ainsi que vous devez m'attendre. Lorsque je sortirai, sous aucun prétexte il ne faudra quitter cette chambre, et vous ne vous coucherez que lorsque je serai rentrée.

—Madame sera contente de moi.

—Pour le reste, je ne serai pas trop exigeante, Suzanne. N'oubliez pas que c'est une amie que je désire avoir en vous.

Après ces paroles, elle verrouilla et ferma à clef toutes les portes de son apqartement ; puis, aidée de Suzanne, elle fit sa toilette de nuit.

Ce fut pendant les premiers mois, une singulière existence que celle de cette jeune femme, qui vivait au milieu du luxe et de toutes les jouissances que peut procurer la fortune, pour ainsi dire comme une recluse, et tout à fait étrangère à son mari.

Elle ne se plaignait jamais et il ne semblait pas qu'elle souffrît. Elle était résignée.

Mais la force et la volonté pui l'avaient si énergiquement soutenue avant sont mariage s'étaient brisées. Ses nerfs s'étaient détendus et amollis comme les cordes d'une harpe dans un lieu humide. N'ayant plus à lutter, elle s'était affaissée dans le découragement.

—Je veux mourir ! s'était-elle dit.

Et bien sûre que la mort viendrait la délivrer de la vie, elle se laissait consumer lentement.

Semblable à la fleur qui se penche sur sa tige flétrie, parce qu'il lui manque un peu d'air et de soleil, elle s'étiolait et périssait de consomption.

Et comme elle se sentait encore forte et pleine de vie, elle se disait avec amertume :

—Ce sera long !

Elle sortait très-rarement ; elle n'allait chez sa mère que deux fois par semaine, le jeudi et le samedi. Elle y passait la journée. C'étaient ses bonnes heures.

Madame de Précourt n'osait pas l'interroger. Mais en la regardant, elle se disait :

—Comme elle souffre, ma pauvre enfant !

Il ne lui était pas difficile de deviner que sa fille pensait constamment à la mort.

En dehors de ses visites à sa mère, Jeanne n'accompagnait M. de Borsenne dans le monde que lorsqu'il lui était impossible de faire autrement.

Elle sentait que ce sacrifice fait à son mari et à ses relations était un moyen d'assurer sa tranquillité.

Il fallait au moins qu'elle sauvât les apparences.

Un jour, elle rencontra madame Lambert dans une soirée. Elle ne l'avait pas revue depuis son mariage. Dans toute autre circontance, elle se serait élancée à son cou. s'avança vers la mère de Georges pour lui serrer la main.

Mais madame Lambert lui tourna le dos brusquement et alla s'asseoir près d'une vieille dame avec qui elle entama immédiatement une longue conversation.

Madame de Borsenne sentit que quelque chose se déchirait dans son cœur ; elle se retira dans un coin pour essuyer les grosses larmes qui roulaient dans ses yeux.

Il lui sembla qu'elle n'avait pas encore éprouvé une douleur aussi vive.

Une demi-heure après, elle dit à son mari qu'elle se trouvait indisposée et le pria de la ramener chez elle.

Le lendemain elle allla voir sa mère. Elle lui raconta en pleurant ce qui lui était arrivé, et elle termina en disant :

—Madame Lambert m'a fait bien du mal.

—Elle pense à son fils, répndit la baronne.

Et tout bas :

—Je ne fais rien pour ma fille, moi, c'est odieux ! Il y a longtemps que Joséphine devrait tout savoir.

Madame de Borsenne l'ayant quittée, elle s'habilla et se rendit à pied rue de Larochefoucauld. Il y avait bien deux mois que les deux amies ne s'étaient vues. Madame Lambert et les parents de Georges n'avaient plus reparu chez M. de Précourt. Toutefois madame Lambert reçut très-affectueusement son amie.

—Joséphine, dit madame de Précourt, hier tu as vu ma fille ?

—Ah ! madame de Borsenne t'a fait une visite aujourd'hui et c'est elle...

—Oui, c'est-elle.

—En effet, je l'ai vue, elle m'a paru un peu changée.

—Oh ! tu peux dire beaucoup. Joséphine, tu as été bien cruelle pour ma pauvre Jeanne.

—Moi ! je ne lui ai pas parlé.

—Mais c'est là ta cruauté ! s'écria la baronne.

—Suis-je donc obligée de faire des compliments à madame de Borsenne ? répliqua froidement madame Lambert.

—Joséphine, tu ne connais pas ma fille ; tu as douté d'elle ; je le comprends, j'en ai bien douté, moi ; mais je ne veux plus que tu accuses mon enfant, je vais te la faire connaître.

Et pâle, tremblante, avec des larmes dans les yeux et dans la voix, madame de Précourt raconta rapidement le mariage de Jeanne et son dévouement sublime.

—Jeanne a fait cela ! s'écria madame Lambert, en s'exaltant dans son admiration : mais elle est plus qu'une femme, il y a en elle de la divinité. Adèle, c'est à genoux, entends-tu bien, à genoux que je veux lui demander pardon de mon injustice et de mon injure. Quel jour viendra-t-elle chez toi ?

—Jeudi.

—C'est aujourd'hui mardi, après demain ?

—Oui.

—J'irai.

III

Ce jour-là, madame de Précourt, le baron étant absent, avait reçu sa fille dans sa chambre.

Les deux femmes, assises l'une près de l'autre, travaillaient à la même tapisserie. Elle échangeaient une parole par instants et le reste du temps elles étaient silencieuses.

Quand la demie de deux heures sonna, la baronne jeta un regard sur la pendule et parut légèrement agitée. Jeanne s'en aperçut.

—Chère mère, est-ce que tu attends quelqu'un ? demanda-t-elle.

—Oui, répondit madame de Précourt.

—Il ne faut pas que je te gêne ; tu peux me laisser.

—Non, je recevrai ici ma visite.

—Alors, je me retirerai.

En ce moment la porte s'ouvrit et on annonça madame Lambert.

Jeanne pâlit et regarda sa mère.

—Faites entrer madame Lambert, dit la baronne.

Madame de Borsenne s'était levée, attendant un signe de sa mère pour sortir.

—Reste, lui dit-elle.

Madame Lambert entra. Elle s'avança lente et grave vers Jeanne qui baissait la tête. Quand elle fut tout près d'elle ;

—Jeanne ! s'écria-t-elle, dans mes bras, mon enfant !

—Ah ! ma mère ! s'écria la jeune femme en tombant dans les bras de madame Lambert.

—Ah ! dit la mère de Georges, je t'ai soupçonnée, je t'ai méconnue : je t'en demande pardon !

—Mère, mère, dit la jeune femme en se tournant vers la baronne, tu as parlé !

—Est-ce que je pouvais supporter plus longtemps qu'elle t'accusât ?

—Ta mère m'a tout dit, mon enfant, et tu le vois, pour elle, et pour toi, je reviens ici.

—Et vous me rendrez votre amitié ?

—Mon cœur tout entier, Jeanne.

—Ah ! merci. Mais que Georges ne sache rien, je vous en supplie, qu'il ignore tout.

—Tu l'aimes donc encore un peu, mon pauvre Georges ?

Madame de Borsenne mit la main sur son cœur.

—Son image est là dit-elle : je mourrai en l'aimant.

—Ah ! tu as raison ! s'écria madame Lambert, Georges doit tout ignorer, car s'il apprenait jamais, il le tuerait !

—Georges doit m'oublier, reprit Jeanne, et pour qu'il m'oublie, il faut qu'il me croie parjure, qu'il croie que j'ai cessé de l'aimer.

—C'est vrai. S'il savait le trésor qu'il perd en toi, le malheureux ne voudrait plus vivre.

—J'espère bien, reprit tristement la jeune femme, que lorsqu'il reviendra je ne serai plus de ce monde.

—Tu l'entends, Joséphine, tu l'entends ! s'écria la baronne, elle veut mourir.

—Jeanne, dit madame Lambert, pourquoi ces sinistres pensées ? Est-ce qu'on meurt à ton âge ! Tu vivras, mon enfant.

—Et pourquoi donc vivrai-je ? s'écria-t-elle.

Ce cri, arraché de son âme, révélait toutes ses souffrances. C'était le poëme du désenchantement de la vie, des illusions détruites, du bonheur perdu.

La mère de Georges se sentit frissonner.

Madame de Précourt cacha son visage dans ses mains.

Jeanne sentait bien le travail de dépérissement qui se faisait en elle et elle en constatait les progrès avec une sorte de joie cruelle.

—Encore un an, deux ans peut-être, pensait-elle, et tout sera fini. La vie s'éteindra en moi comme meurt la lumière d'une lampe dans la dernière goutte d'huile.

Et croyant voir déjà l'heure de la délivrance, elle souriait à la mort.

Depuis quelques temps M. de Borsenne s'inquiétait sérieusement. Il ne voyait pas sans effroi les ravages qu'une maladie inconnue, mais dont il devinait la cause, faisait dans l'organisme de la jeune femme.

La pensée qu'elle pouvait mourir subitement l'épouvantait. Car, pour lui, c'était perdre le meilleur résultat de sa dernière intrigue.

Les trois cent mille francs que lui avait donnés M. de Précourt n'étaient qu'un os à ronger, en attendant le morceau friand, c'est-à-dire les millions des époux Fontange.

Pour qu'il y pût toucher, à ces superbes millions, il fallait que sa femme vécût au moins quelques jours de plus que madame Fontange, laquelle ne s'en allait pas assez vite à son gré, ou bien qu'elle lui laissât un héritier.

Or, jusqu'à ce jour, M. de Borsenne savait que de ce côté-là il n'avait rien à espérer.

Un médecin de ses amis étant venu le voir, il jugea l'occasion excellente pour lui parler de sa femme.

—Mon cher ami, lui dit-il, la santé de madame de Borsenne me cause de vives inquiétudes. Tu la vois assez souvent, donne-moi ton opinion sur son état, mais là, bien sincèrement.

—Madame de Borsenne est évidemment atteinte d'une maladie de langueur que je crois compliquée d'une anémie. Il faut absolument lui faire suivre un régime sévère approprié à son état, et ne lui permettre que certains aliments. les amers et les ferrugineux.

—Crois-tu qu'elle ait la même maladie de sa mère ?

—Absolument.

—Il y a vingt ans que madame de Précourt est malade ainsi.

—Cela prouve qu'on peut vivre fort longtemps avec certaines maladies.

—De sorte qu'à ton avis la vie de ma femme n'est nullement menacée ?

—Je crois certainement qu'on peut lui rendre la santé ; mais il lui faut des soins, des ménagements. La médecine, mon cher, n'a pas encore découvert le secret des maladies de langueur. Les affections de l'âme sont les plus terribles. Rien ne me fait préjuger que la vie de madame de Borsenne soit plus ou moins en danger, elle peut vivre bien des années encore avec le mal inconnu qui la tourmente ; mais elle peut aussi bien s'éteindre, après avoir passé successivement par tous les degrés de l'affaiblissement moral et physique.

—Tu n'es pas rassurant.

—Je te dis la vérité. Soigne ta femme. C'est le moyen de prevenir un accident qui pourrait t'arriver, comme un coup de tonnerre, au moment où tu t'y attendrais le moins.

—Je te remercie du conseil ; je le suivrai.

A partir de ce jour, M. de Borsenne fut poursuivi par cette idée fixe : je veux avoir un enfant. Il avait, mais en vain, essayé de tous les moyens pour se rapprocher de sa femme. Il s'était fait humble, soumis, caressant ; il avait imploré, prié, supplié ; il avait voulu procéder par l'intimidation, la menace et la violence ; il s'était cons-